

berta
marsé

en échec



BERTA MARSÉ

EN ÉCHEC

Qu'il s'agisse de la jeune Ana, bien décidée à déterrer les vieux secrets de famille, de Trini, la perquière qui tient tête à une diva décatie, ou de la petite Patricia, qui dévoile malgré elle les mensonges de sa mère, tous les personnages qui traversent ce recueil se trouvent mis en échec, contraints de changer leurs manières de voir et de faire. C'est en effet à leur instant critique que Berta Marsé les capte, en ce point de basculement où les mots proférés et les secrets dévoilés risquent de chambouler les relations et les êtres.

Suscitant volontiers le trouble et le rire, Berta Marsé déploie un style très personnel et fait ainsi une entrée remarquée sur la scène littéraire espagnole.

EN ÉCHEC

Berta Marsé est née à Barcelone en 1969. Elle a travaillé pour le cinéma pendant quelques années ainsi que comme lectrice pour différentes maisons d'édition et de production. Elle a également tenu des chroniques dans différents magazines. Elle a reçu le prix Gabriel-Aresti pour sa nouvelle intitulée « La tortue », qui figure dans *En échec*. Elle a depuis publié un deuxième recueil de nouvelles, *Fantasías animadas*.

BERTA MARSÉ

EN ÉCHEC

Traduit de l'espagnol
par Jean-Marie SAINT-LU

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ◊

Titre original :
En jaque

© Berta Marsé, 2006
© Christian Bourgois éditeur, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-267-02461-6

C'est la nature elle-même qui a donné à l'homme cette faculté de mentir, pour qu'il puisse, même dans les plus pénibles moments de tension morale, conserver les secrets de son nid, comme le renard ou le canard sauvage. Chaque famille a ses joies et ses conflits importants, mais aussi grands soient-ils le regard d'autrui ne les découvre que difficilement, ce sont des secrets.

Anton Tchekhov, *Les Gens difficiles*

À Manel

La tortue

J'ai trente et un ans, je suis illustrateur de contes pour enfants, et voilà quinze jours j'ai reçu une commande urgente d'une entreprise dans l'embarras : le dessin d'une mascotte pour la nouvelle campagne de civisme de la Mairie. L'urgence est due au fait que la campagne précédente, lancée il y a quelques mois à peine, avait pour protagoniste une respectable actrice de séries télévisées, très connue des enfants pour son rôle de grand-mère, qui vient d'être arrêtée pour vol dans un centre commercial. Remplacer une campagne par une autre peut sembler une précaution quelque peu démesurée, mais la réalité est démesurément pire que tout cela, car au moment du vol la dame était ivre et avait un couteau caché dans sa culotte.

La nouvelle mascotte doit être plus maniable, car elle sera l'héroïne d'une série d'aventures où, entre autres choses, les enfants recevront un guide, utile et positif, peut-on supposer, des règles les plus élémentaires du comportement social. Outre que c'est discutable, ce n'est pas très original, dirais-je, mais ce n'est pas mon problème. Mon problème, c'est mon travail ; j'avais besoin d'une tortue douée de

charisme, une sympathique petite tortue capable de donner des leçons de civisme de base aux plus petits, de prêcher par l'exemple sur la façon dont les enfants doivent et ne doivent pas se comporter. J'ai reçu cette proposition il y a deux semaines à peine, disais-je, et comme ce travail m'intéressait, j'ai éprouvé une joie très encourageante quand, lors de la présentation générale du projet, le pilote a été tout de suite approuvé, alors même que je n'avais pas joint le dessin définitif de la protagoniste, rien que ça. Parce qu'à ce moment-là, et je ne saurais préciser pour quelles raisons, la tortue ne voulait pas venir. Je ne trouvais ni la forme ni le volume ni l'expression adéquats. La mascotte me résistait. En vérité, j'avais beau m'intéresser au projet, répondre positivement à ce vote de confiance inespéré, l'inspiration ne jaillissait pas, il n'y avait rien à faire.

Il y a tout juste quelques jours, l'ébauche d'une première version de la tortue fut jugée correcte par mon beau-frère et mon unique sœur, mais bientôt l'avis de mes neveux me replongea dans mon cauchemar. La seule réaction physique que je fus capable d'arracher à l'indifférence destructrice de l'aîné, âgé de neuf ans, fut un rejet en forme de rot. Sa sœur dit que ce n'était pas mal pour des enfants plus petits, elle, elle a six ans et demi. Mon beau-frère s'était montré diplomate à cause de ma sœur, qui a une dévotion pour les attitudes diplomatiques qui flottent sur les situations les plus pénibles et les plus tendues ; entendons par situation pénible et tendue nos relations actuelles, pour donner un exemple, parce que je l'avais malheureusement surprise avec un amant,

et, sans en avoir encore parlé avec elle et sans aucune intention de le faire, je n'en avais rien dit non plus et ne pensais pas en dire quoi que ce soit à mon beau-frère. Ma sœur Eva trouve cette attitude élégante, et dit qu'elle est le fruit du bon goût et de la discrétion que nous devons tous les deux à l'éducation que nous avons partagée, mais je n'en suis pas si sûr. Je n'ai pas la moindre idée du moment et de la raison pour laquelle ma sœur a commencé à se conduire ainsi, et je ne fais pas allusion à son aventure extraconjugale, mais à sa réaffirmation des valeurs traditionnelles les plus discutables, précisément au moment où elle en est le plus éloignée ; prendre un amant et inscrire sa fille au catéchisme pratiquement la même semaine. Notre mère pense qu'Eva prend de la jugeote avec l'âge, mais j'irais jusqu'à assurer que c'est exactement le contraire ; c'est pourquoi, et maintenant je parle sérieusement, plus je perçois de reconnaissance et de fierté dans son regard, plus profond est le fossé qui nous sépare, elle et moi. Mais mon beau-frère, un footballeur frustré recyclé en représentant de vêtements sportifs, que d'ailleurs je comprends beaucoup mieux, une fois que nous fûmes seuls et sans avoir trop l'air d'y toucher, finit par m'avouer que ce qu'il y avait avec ma tortue, c'était qu'elle était repoussante, snob, facile, et qu'on avait du mal à croire en la voyant que j'avais fait des études d'art et de graphisme. Il affirma qu'il ferait mieux lui-même et me demanda combien on me payait pour un travail aussi absurde. Il plaisantait, bien sûr, mais à peine : car brusquement il prit un crayon et, avec une grande détermination, il griffonna sur une serviette en papier sa collaboration humble et

non moins absurde pour autant à la question. Le fait est qu'avec ce cours improvisé mon beau-frère venait de me donner une idée. J'appelai ma fiancée, qui fait la classe aux plus petits dans une école publique, et je lui suggérai de demander aux petits garçons et aux petites filles de dessiner des tortues selon leurs goûts et leurs critères. Elle trouva elle aussi que c'était une idée intéressante, mais avant d'avoir recours à l'imagination des plus petits, m'avertit-elle, il faudrait remplir une série de formalités absolument indispensables.

Et c'est ainsi que les jours suivants j'assistai à une réunion du personnel de direction de l'école, à une autre, des membres du Comité, et à une autre encore, de l'association des parents d'élèves, au terme desquelles on en arriva à la conclusion que nous étions tous d'accord et que certains même étaient exagérément enthousiasmés par ce projet : les enfants allaient participer à la création de la mascotte qui illustrerait bientôt les exemples de leur propre apprentissage. Si ce qui arriva ensuite, ce qui vient d'arriver, n'était pas si accablant, une fois l'idée mise en pratique, les réunions avec les parents d'élèves ne seraient pas passées aussi inaperçues dans mon récit ; elles constituent, en elles-mêmes, un matériau suffisant pour construire plusieurs récits singuliers. Pour finir, je dois ajouter que ma fiancée, Diana, ne m'a pas beaucoup aidé dans mon combat contre la bureaucratie scolaire, elle a tout pris trop au sérieux, et c'est de sa bouche que j'ai dû entendre les absurdités les plus flagrantes. Notre jeune relation s'en ressentit un peu, mais tout cela jouera aussi son rôle, je l'espère, dans la véritable histoire.

Bien. Vint le jour où je devais affronter trente enfants de cinq à six ans et leur expliquer ce que j'attendais d'eux. Ce fut simple, après quelques minutes assez intenses. D'un côté, la couleur et l'odeur de la salle de classe, plus vivantes et plus pénétrantes que ce à quoi je suis habitué, outre ma particularité de toujours regarder vers le bas – je mesure un mètre quatre-vingt-onze –, me causèrent un mal au cœur idiot, auquel contribua à coup sûr ma veste de cuir sur mon pull à col roulé. De l'autre, loin de l'anarchie turbulente que j'avais imaginée, l'ordre, le silence et la discipline régnaient dans la classe, et l'attente était unanime. J'eus l'impression que les regards des enfants me subjuguèrent, et je fus troublé. Je suis un type lent, comme on pourra l'avoir deviné, tiède, apathique, si l'on veut ; tout ça à cause de ma taille, d'après ma mère. Mais de ma hauteur je les voyais tous pareils, de petits êtres intelligents d'un monde dont je ne me rappelais pas le code. Je me détendis, ôtai ma veste et m'accroupis pour affronter leurs questions. Et ce dut être un geste décisif, parce que les enfants commencèrent à s'approcher pour mieux m'étudier : non, la tortue n'a pas peur la nuit, parfois elle fait pipi dans la baignoire, oui, mais elle ne le dit à personne, non, cracher, elle ne crache jamais, bien sûr qu'elle entend les gros mots des adultes, ce qu'il y a c'est qu'elle ne trouve pas ça drôle, je ne vois pas pourquoi elle ne mettrait pas de moufles, elle essaie de ne pas manger ses crottes de nez parce qu'elle sait que c'est très laid, elle les colle sous la table.

Bien, ils comprirent tous et mirent la main à

la tâche sans conditions. Je les laissai préparer des batteries de crayons, noirs et à la cire de couleur, des bostols et des verres d'eau pour les aquarelles, se concentrer, se souvenir. Et à sept heures le même soir Diana m'apporta chez moi un carton plein de promesses de tortues que mon imagination avait égarées exprès, c'est le sentiment que j'ai aujourd'hui, pour que je tombe nez à nez sur ce qui suit. Mais Diana et moi discutâmes encore un peu. Si lors des jours précédents mon attitude face aux inepties de certains parents enthousiastes lui avait semblé incorrecte, et si elle avait jugé mes plaisanteries inutiles et même provocatrices, elle avait trouvé encore plus mauvaise l'idée de présenter aux enfants la petite tortue qui allait les entraîner, avait-elle dit, à l'usage et au maniement de nos règles de conduite comme la première à les bafouer et à feindre ouvertement.

« Mais voyons, je voulais simplement gagner leur confiance, les faire sourire... » lui dis-je, un peu déçu moi aussi par l'élan conservateur de Diana, vingt-huit ans, fille unique de parents progressistes, récemment séparés à l'amiable, piercing dans un sourcil, et moins mondaine qu'elle ne serait disposée à le reconnaître. « Et vu les modèles en vigueur, chérie, je dois t'avouer que je commence à trouver que la tortue n'est pas une si mauvaise idée. »

J'avais encore envie d'hésiter un peu, mais Diana se pressait les larmiers entre l'index et le pouce, et je me souvins que le samedi suivant ma sœur allait avoir quarante ans.

« Tu ne connais rien à l'éducation, tu ne connais rien aux enfants. Ils sont très intelligents, chéri, ils

en savent trop, me dit Diana, non sans un certain mystère. C'est pourquoi il faut les éduquer. Et tu ignores aussi de quoi sont capables certains parents... Ce n'est pas drôle. Je te parle très sérieusement. Tu fais toujours la même chose (cela ne faisait que quatre mois que nous sortions ensemble). Maintenant ces enfants doivent raconter à leurs parents que le fiancé de la maîtresse dit qu'on peut faire pipi dans la baignoire, à condition de ne le dire à personne.

— Tu n'as rien compris, Diana. C'est la tortue qui dit ça, pas moi. Je tentais de leur faire imaginer quelqu'un qui soit capable de penser par lui-même. »

Mais Diana ne m'écoutait plus. Elle essayait d'allumer deux bougies, mais je crois que son briquet n'avait plus de gaz. Peut-être allait-elle mettre un peu de musique. Je n'en suis pas sûr. Puis — ça, je m'en souviens bien — elle débarrassa la table basse de la salle à manger pour l'exposition enfantine.

« Écoute, je ne sais pas si je vais rester dormir, mais nous allons regarder les dessins ensemble. J'en ai le droit et en plus, modestie à part, je crois que je peux t'aider. »

La bonne volonté de Diana remet les choses à leur place, momentanément. Elle sait, elle, de quoi sont capables certains parents. Moi je n'en avais alors pas la moindre idée, c'est pour cette raison que ce qui est arrivé m'a tant secoué. Donc nous nous sommes assis côte à côte, avons ouvert le carton et commencé à examiner les dessins un à un, avec une grande attention et, de ma part du moins, dans une disposition à la surprise heureuse et insensée.

Le dessin en question était le quatrième. Le pre-

mier, Àlex Vidal, cinq ans, était une grosse tortue sans grande allure mais affectueuse, aussi grosse et grossière que son petit auteur, et que le père du petit auteur, selon Diana. Le deuxième, Noel Cardona, quatre ans, était une bourse indéchiffrable qui portait, scrupuleusement détaillé et proportionné, un sac transparent avec un paquet de cigarettes, un briquet et une clef. Diana me le montra, « ce gosse sera homosexuel, tu verras ce que je te dis ». Le troisième, Fátima Ruiz, était un rêve de tortue, avec une carapace à plaques capricieuses, toutes différentes, des moufles, une capeline et même une ombrelle à franges. Absolument ravissante. « La mère est colombienne, regarde les couleurs, c'est une gamine très sociable », remarqua Diana. À ce moment mon moral aurait pu être qualifié de vulnérable, à tout le moins, j'étais profondément ému par la grâce des détails, et excité par l'allégresse du résultat. Nul présage ne menaçait l'émergence lente mais vigoureuse de mon inspiration. Mais c'était déjà le quatrième, Alba Soler, cinq ans, un phallus dressé, appuyé avec une légère inclinaison sur un furieux nuage noir, avec des yeux et un sourire inanimés, suprêmement pervers, figés sur le gland ; une énorme queue, tordue, circoncise, non équivoque. Perplexité absolue. Plus d'inspiration illusoire, plus de fascinante, d'émouvante innocence. Si les bougies brûlaient, le coup de massue les avait éteintes. On n'entendait plus notre respiration. Nous restâmes si longtemps silencieux que ce silence ne pouvait être rompu que d'un coup sec.

« J'ai failli acheter un string à ta sœur, mais j'ai pensé qu'elle ne trouverait probablement pas ça drôle

du tout, qu'est-ce que tu en penses ? dit Diana d'une voix et d'un ton qui n'étaient pas les siens.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça... » balbutiai-je. Il y avait sur les sourcils de Diana un air de culpabilité, comme si c'était elle qui avait dessiné ce truc-là, et non sa petite élève. « Qu'est-ce que c'est que ça, à ton avis... hein ?

— Eh bien... ce que ça a l'air d'être, dit-elle sans oser regarder de nouveau en face la tortue d'Alba Soler.

— Dis-le, la forçai-je, dans un élan cruel et gratuit de ma part.

— Dis-le toi ! se défendit-elle sans hésiter.

— C'est une érection grosse comme une maison, bon sang, Diana, voilà ce que c'est ! » Et me levant, je jetai le dessin et me mis à m'ébouriffer les cheveux avec les deux mains ; je ne sais pas trop ce que je fis.

« Bon, n'en sois pas si certain, théoriquement ce devrait être une tortue. Et tu n'es pas obligé de crier comme ça... » Elle regarda en bas, vers le dessin de ce membre sans âme qui était étalé par terre, tandis que j'essayais de caser son dernier commentaire dans un endroit quelconque du drame, et, la tête penchée de côté, elle reprit : « Alba Soler... Ses parents sont divorcés. C'est une petite fille pleine d'imagination et réservée, pour n'avoir rien à demander elle ne demande même pas à faire pipi, et parfois elle fait dans sa culotte. À part un petit retard de croissance, elle n'a aucun problème, et n'en crée pas non plus. Quoique, à vrai dire, elle mente pas mal et fasse ce qu'elle a envie de faire. Je crois que ce truc... (elle montra la quiquette d'un mouvement de la tête plein

de mépris), c'est la première impression, d'accord, mais je crois aussi que ça pourrait s'interpréter différemment, avec un peu d'imagination.

— Eh bien moi, ce que je crois, dis-je en imitant sans m'en rendre compte la monotonie de son intonation, c'est que ce truc n'a rien à voir avec l'imagination, et que nous devrions prévenir sa mère.

— Prévenir sa mère ? Mais tu es devenu fou tout à coup ou quoi ? Je te rappelle que tu n'as pas été très aimable avec ces mères, que tu t'es moqué d'elles et de leurs peurs, pour pouvoir porter maintenant des accusations aussi graves que de dire que leurs maris abusent de leurs filles de cinq ans, parce que c'est ce que tu suggères, n'est-ce pas ? Que cette tortue est la tortue de son père !

— Je n'ai encore nommé aucun père », dis-je, et c'était la vérité. Je venais de soulever le couvercle de la boîte à tonnerre. « Mais ce truc-là n'est pas une tortue et il doit y avoir une explication. Et j'ai bien peur qu'elle ne soit pas du tout agréable. Et puis, Diana, je ne te comprends pas, en l'occurrence la seule chose dont il faille tenir compte c'est que si nous trompons, eh bien c'est tant mieux, non ?

— Merde, pourquoi parles-tu au pluriel ? » Diana était blessée, je crois que le dessin de son élève lui arrachait ce qu'il y avait de pire en elle et cela lui faisait si mal qu'elle confondait le chasseur et le loup, en tout cas elle se défendait avec agressivité. « Tu veux ma perte ! Tu n'as pas la moindre foutue idée de ce que je risque si tout ça n'est qu'une intuition précipitée, fruit de ta propre et perverse interprétation de ce qui n'est qu'une plaisanterie de la petite !